

Pierre Perret : Joueur et réjouissant

Gilles Perron

Littérature et sexualité
Numéro 155, Automne 2009

URI : id.erudit.org/iderudit/1777ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gilles Perron "Pierre Perret : Joueur et réjouissant." *Québec français* 155 (2009): 43–44.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

PIERRE PERRET : JOUISSEUR ET RÉJOISSANT

PAR GILLES PERRON*



La chanson française a toujours entretenu une étroite relation avec l'expression de la sexualité. Il est dans la tradition française – tradition volontiers relayée par le cliché en Amérique saxonne, de Pepe Le Pew à la récurrence du *French lover* au cinéma – de célébrer, en même temps que la rencontre romantique, l'amour ardent, l'amour charnel qui trouve son accomplissement ou son prétexte dans la sexualité.

Dès les premiers enregistrements sonores, alors que chez nous La Bolduc transcendait la misère du peuple avec son humour bon enfant, les Français gravaient volontiers des chansons grivoises à la manière des chansons qu'on disait réalistes, le tragique en moins. Parfois directes, souvent malicieuses, ces chansons font la fête au vocabulaire, de cette « Aventure galante » apparemment innocente chantée par Fernandel (« Puis elle me dit : – où c'est qu't'habites ° Tu dois avoir une belle... demeure ° Très supérieure ° J'lui dis : j'ai même un grand balcon ° Si tu veux m'ouvrir ton p'tit ... cœur ° Ce s'ra l'bonheur ») jusqu'aux énumérations plus qu'évocatrices des « Nuits d'une demoiselle » de Colette Renard (« Je m'fais sucer la friandise ° Je m'fais caresser le gardon ° Je m'fait emperer la chemise ° J'me fais picorer le bonbon »). Puis vint le grand Brassens, grand pourfendeur de la rectitude politique avant même que l'expression ne soit inventée, qui s'est permis, dans son mélange de timidité et d'audace unique, plusieurs chansons déli-

cieusement grivoises : de la « Brave Margot » qui « dégrafait son corsage ° pour donner la gougoutte à son chat » à la non moins brave « Mélanie » qui « dedans ses trompes de Fallope, s'introduit des cierges sacrés », en passant par la bandante « Fernande », Georges Brassens s'est affirmé comme « le pornographe du phonographe, le polisson de la chanson » (« Le pornographe »).

Peu de temps après Brassens, Pierre Perret faisait ses débuts sur la scène française. Inspiré par son aîné, avec qui il a en commun l'amour des mots et le goût des mots de l'amour, Perret prend toutefois rapidement ses distances avec l'Auvergnat, faisant de l'argot et du sexe les deux mamelles de ses chansons. Si son premier grand succès, « Le tord-boyaux » (1963) est plutôt un hommage plaisant à un bistro sympathique et minable à la fois, « un boui-boui bien crado », on y trouve tout de même déjà « une nana une jolie drôlesse ° qui lui vante son magasin à fesses ».

LES BLASONS

Comme Brassens, Pierre Perret est à la fois d'aujourd'hui et d'hier : il se réclame aussi bien de Paul Léautaud que de Clément Marot, en passant par Victor Hugo (dont il a mis en musique « Demain dès l'aube »). De Marot, ce sont les blasons qui l'ont inspiré. Et « Les seins » chantés par Perret sont, humour en plus, à la hauteur des « Tétins » de Marot : « J'en ai vu dans ma vie des seins de toutes

classes ° Du pauvre sein glin-glin au sein cyrien de race ° Des seins sièges relax où je me suis endormi ° Par contre au lit j'ai vu des seins barthélémy » (« Les seins », 1967). Perret se montre d'ailleurs très habile dans cette forme littéraire énumérative, faisant le tour des zones érogènes avec un enthousiasme qui ne se dément pas : en 1968, c'est la langue et la bouche, dans « Les baisers » (« Y a le baiser russe inconnu chez les aristos ° La langue repliée en faucille ° Et l'autre tendu en marteau ° Le baiser compétition argentin ° En dansant roulez un patin ° Les lèvres soudées le souffle court un chronomètre à la main ») ; puis de tous ceux observés, ce sera « Le cul de Lucette » (1971) son préféré (« Y'a d'abord le cul rond ° Le cul qui se fait pas de mouron ° Très à l'aise dans la mouise ° Autant que chez la marquise ° Y'a le cul bas le misérable ° Çui qui fait des trous dans le sable ° Et y'a le cul rebondi ° Qui marque toujours midi ») ; ou encore, autre préférence, avec beaucoup de tendresse, c'est en pensant à « Celui d'Alice » (1976), « Ce lieu de délices », qui « bat pour le plaisir » qu'« On peut faire un culte du joli mot con » ; et bien sûr, une de ses plus connues, « Le zizi » (1974) où la personnalité comme le métier de l'homme sont exprimés par son entrejambe (il y a celui « d'un mécanicien en détresse ° Qui a jamais pu réunir ses pièces » ou encore celui « d'un curé ° Avec son petit chapeau violet ° Qui, juste en pleine ascension ° Fait la génuflexion »).



L'ÉDUCATION SEXUELLE

« Le zizi », c'est également une des chansons où Perret se moque gentiment de l'arrivée dans les écoles françaises, au début des années 1970, des objectifs d'éducation sexuelle. C'est dans un cadre scolaire que s'inscrit le blason masculin, présenté aux enfants, sur le ton d'une comptine, par « Une institutrice très sympathique ° [qui] en explique toute la mécanique » : « Elle dit nous allons planter le décor ogué ogué ° De l'appareil masculin d'abord ogué ogué ° Elle s'approche du tableau noir ° On va p'têt' enfin savoir ° Quel est ce monstre sacré qui a donc tant de pouvoir ° Et sans hésiter elle nous dessine ° Le p'tit chose et les deux orphelines ». Une fois ces notions de base bien acquises, on pourra passer à l'usage de l'instrument : « Comment papa a fait un p'tit frère à maman ° C'est à l'école qu'on nous l'apprend » (« Papa maman », 1976). Le cours peut débiter : « Le prof a expliqué comment Papa aime Maman ° Y ferment la porte à clef et y z'arrachent tous leurs vêtements ° Y se caressent y soupirent ° Y se sucent la tirelire ° Y se mettent en position ° Et y constatent une érection ° Quand la verge a durci c'est que les bourses remontent au trot ° Le vagin qui voit ainsi qu'c'est pas le moment d'louper le métro ° Dispose la salle des fêtes ° Se lubrifie la pâquerette ° Le pénis quant à lui ° Il entre et y fait comme chez lui ».

TENDRE PIERROT

Pierre Perret, drôle ou tendre, est souvent les deux à la fois. Et sans en faire un obsédé, il faut bien constater que la sexualité, au cœur ou en périphérie, est un thème majeur de son œuvre chantée. Si l'humour et la dérision (et même l'autodérision) retiennent plus facilement l'attention de son public qui en redemande, on trouvera pourtant, dans nombre de chansons, des images érotiques étonnantes qui sont plus touchantes que drôles. Ainsi, l'amoureux sait se faire gentiment voyeur : « La porte de ta douche est restée entrouverte ° Abusant de la situation ° D'un œil inquisiteur d'une prunelle experte ° J'ai découvert plaines et monts ° Le temple du soleil et la vallée sacrée ° Ont disparu sous le savon » (« La porte de ta douche est restée entrouverte », 1970). Les prénoms féminins, comme chez les chanteurs de charmes, défilent et deviennent autant de titres de chansons. Sauf que chez Perret, la femme aimée et désirée, avec ou sans succès, est un être de chair autant que de mots. Pour oublier la désespérante « Blanche » (« Je me suis fait pêcheur pour attraper ces truites ° Je me suis fait sculpteur pour mouler ses seins blancs »), il y aura heureusement « Jeanne » (1998), « toute nue sous sa chemise persane », jusqu'à ce que retentisse son « cri d'amour », ou « Lolita » (1972), dont « Le cuivre de son ventre souple ° Fait comme une enseigne d'amour ».

UN PARTI PRIS ÉROTICOQUIN

Depuis ses toutes premières chansons, Pierre Perret a toujours chanté l'amour, et célébré la femme corps et âme. Dans l'humour ou dans l'émotion, avec verve ou avec tendresse, le discours amoureux n'est jamais loin dans ses textes. Avec le temps, il en aura résolument fait sa marque de commerce. Après les élégantes *Chansons éroticoquines* (1996) au langage parfois suranné, il a choisi récemment de réunir, et le plus souvent de récrire, des chansons populaires célébrant la sexualité, librement exprimée ou suavement évoquée, ce qui a donné les réjouissants (et lucratifs) *Le plaisir des Dieux* (2007) et *Les Dieux paillardés* (2008). Si les dieux de Perret ne boudent pas leur plaisir, ses chansons nous invitent à ne pas boudier le nôtre. Chez Pierre Perret, la sexualité est une chose sereine, normale, parfois sportive, quelque peu acrobatique, à l'occasion déçue, mais jamais regrettée : dans la littérature ou dans la chanson, ça n'arrive pas si souvent. □

* Cégep Limoilou



• Le Bernin, *L'extase de sainte Thérèse* (détail), 1652.

L'embrassé

Ô débuts, deux inconnus soudain merveilleusement se connaissant, lèvres en labeur, langues téméraires, langues jamais rassasiées, langues se cherchant et se confondant, langues en combat, mêlées en tendre haleine, saint travail de l'homme et de la femme, sucs des bouches, bouches se nourrissant l'une de l'autre, nourritures de jeunesse...

Albert Cohen, *Belle du seigneur*, 1968.

Le découvreur

La première fois que Lisette
Vint frapper mes yeux innocents,
Mon cœur sortit de sa cachette,
Et je sentis naître mes sens.
La première fois que Lisette
Me laissa toucher deux tétons,
Dont une ardeur douce et secrète
Agitait les petits boutons,
Je m'écriai dans mon ivresse :
« Heureux corset de ma maîtresse,
Arrête ce sein qui veut fuir,
Il est vrai que ma main le presse,
Mais elle voudrait le couvrir ».

Anonyme, *Poésies libres et nouvelles pour faire suite au Catéchisme libertin*, 1792.

L'exalté poli

Ah ! Je meurs ! Ah ! Baise-moi !
Ah ! Maîtresse, approche-toi !
Tu fuis comme un faon qui tremble :
Au moins souffre que ma main
S'esbate un peu dans ton sein,
Ou plus bas, si bon te semble.

Pierre De Ronsard.